L'éminent islamologue Jacques Berque avait promis de préfacer cet ouvrage au début de l'automne 1995. Son destin en a décidé autrement, et sa fin survint avant celle de l'été. Ce livre est dédié, avec respect, à sa mémoire.

Note de l'éditeur

Nous avons été contraints, par les nécessités typographiques, de renoncer aux caractères munis de signes diacritiques pour transcrire les termes appartenant aux langues de l'Islam. Le système adopté, bien sûr moins précis, a cependant l'avantage de rendre les termes facilement reconnaissables pour les islamisants et en même temps lisibles pour les non-spécialistes.

© 1996 by les Éditions Autrement, 17, rue du Louvre, 75001 Paris.
Tél. : 40.26.06.06. Fax : 40.26.00.26. ISBN : 2-86260-580-8. ISSN : 0336-5816.
Dépôt légal : février 1996. Imprimé en France.

BP
174
L721

Lieux d'islam

Cultes et cultures de l'Afrique à Java

Dirigé par Mohammad Ali Amir-Moezzi

1996

Cet ouvrage a reçu le soutien du Centre national du Livre

Éditions Autrement - Collection Monde HS nº 91/92

Sommaire

Introduction 9
Mohammad Ali Amir-Moezzi

Pour une esthétique de l'espace en islam 14
Christian Jambet

Au croisement d'une géographie profane et d'une topologie spirituelle, des figures uniques dont les espaces et les thèmes se répondent. Introduction à une philosophie du lieu et du chemin.

1. *Lieux religieux et historiques* 23

Les lieux saints du Hedjaz et de Palestine 24
Pierre Lory

« Une prière faite dans la mosquée de Médine vaut dix mille prières ; une prière faite dans la mosquée de Jérusalem vaut mille prières, et une prière dans la mosquée sacrée de La Mecque vaut cent mille prières. » Analyse du destin des trois seuls sites désignés par la révélation divine, où le symbolique accueille la vénération et, à la fois, provoque les conflits.

Fustât, lieu de mémoire 46
Sylvie Denoix

Forteresse byzantine capturée au VIIe siècle juste après la mort du Prophète, ce quartier, aujourd'hui englobé dans la zone urbaine du Caire, reste pour les musulmans le lieu originel de la ville, où seraient inscrites les figures de sa mission religieuse - tout comme pour les chrétiens, qui y voient le lieu de repos de la Sainte Famille pendant sa fuite en Égypte.

Qom, un lieu sacré en Iran 60
Yann Richard

Qom, pas plus que Lourdes ou Bethléem, ne semblait destinée par la nature à recevoir des foules. Petite bourgade agrippée à une rivière asséchée, dans un environnement de collines pierreuses, une succession de hasards historiques a voulu pourtant qu'elle devienne un des hauts lieux du shiisme iranien.

Les universités théologiques du shiisme imâmite 70
Jean Calmard

La portée théologique du shiisme, que l'on a souvent considéré comme « hétérodoxie » face à l'« orthodoxie » sunnite, ne saurait se limiter à une simple querelle de succession. Faisant suite à une lente élaboration ésotérique et doctrinale, le savoir imâmite se transmet toujours par un enseignement complexe, dont les centres reconnus sont Najaf en Iraq, Qom en Iran, et Lucknow en Inde.

La ville de Mûlây Idrîs 100
Faouzi Skali

« Si la science est née à Médine, entretenue à La Mecque et moulue en Égypte, c'est à Fès qu'elle a été tamisée. » La « cité des Deux-Rives », ville-carrefour, lieu de rencontre et d'échanges entre diverses cultures, est protégée non seulement par ses remparts, mais aussi par la baraka de son fondateur, Mûlây Idrîs, dont l'influence s'est démultipliée à travers les confréries soufies et les écoles savantes.

2. *Lieux mystiques* 113

Coupoles et minarets d'Égypte 114
Catherine Mayeur-Jaouen

« Celui qui n'a pas vu Le Caire ne connaît pas la grandeur de l'Islam. C'est la métropole de l'univers, le jardin du monde, la fourmilière de l'espèce humaine, le portique de l'Islam, le trône de la royauté » (Ibn Khaldûn). Pour le croyant, Le Caire vient représenter l'Égypte tout entière - terre de trésors, terre de prophètes, terre aussi de Pharaon, où la vraie foi a triomphé de l'ignorance et de l'iniquité.

Paradoxes d'un mausolée 132
Ryad Atlagh

Ibn 'Arabî, né en Andalousie en 1165, s'installe, après de longues pérégrinations, à Damas, à l'âge de soixante ans. Il y mourra en 1240. Aujourd'hui encore, son tombeau est un des centres spirituels de la ville. Histoire paradoxale d'un monument qui incarne à la fois l'islam populaire et spirituel d'un quartier et un islam mystique et intellectuel, qui aspire à l'universalité.

Jamkarân et Mâhân : deux pèlerinages insolites en Iran 154
Mohammad Ali Amir-Moezzi

À travers deux récits autobiographiques, l'« histoire » de la demeure des Compagnons de l'Imâm caché et celle du tapis-miroir, où l'islam mystique perce les voiles des réalités quotidiennes pour s'ouvrir sur une expérience autre.

Les hauts lieux du bektachisme albanais 168
Nathalie Clayer

Comment cette doctrine hétérodoxe et syncrétique a-t-elle perduré à travers les siècles pour prendre sa place aux côtés de l'orthodoxie sunnite au royaume « athée » du pays des Aigles ? Et quel rôle y a joué le personnage légendaire, romanesque, de Sarï Saltïk ?

Pèlerinages soufi sur la Route de la soie 184
Thierry Zarcone

Le monde de l'islam turc s'étend des déserts torrides et des oasis bienheureuses du Turkestan oriental ou Tartarie chinoise jusqu'aux rives de la Méditerranée. D'Istanbul à Boukhara, et de Samarcande à Kachgar, autant de lieux sacrés qui conservent encore leur rayonnement et aussi les traces des religions qui ont précédé l'islam.

Pèlerinage aux Neuf Saints de Java 203
Claude Guillot et Henri Chambert-Loir

Un pèlerinage en autocar sur les routes de Java, pour visiter les Neuf Amis de Dieu, cénacle de saints qui représentent à eux seuls tous les aspects de l'islam indonésien : docte, combattant, mystique ou politique. Anthropologie d'une religion qui se réinvente loin des traditions moyen-orientales qui l'ont vu naître.

Touba, lieu saint de la confrérie mouride 226
Christian Coulon

Chaque année, deux millions de fidèles se rendent au grand pèlerinage de cette *tarîqa* africaine. Deuxième ville en image inversée du Sénégal actuel, Touba est en pleine expansion. Est-ce que, comme le craint l'État, la terre promise d'Amadou Bamba finira par s'émanciper de sa tutelle ?

Les saints, les eaux et les récoltes en Inde 239
Marc Gaborieau

Personnage obscur, souvent décrié par les orthodoxes et les puristes, le pouvoir de Ghâzi Miyân attire un demi-million de personnes chaque année au mois de mai pour sa fête, et les rites qui l'entourent font de lui un reflet de la religiosité populaire indienne.

Les dargâh des pays de l'Indus 255
Denis Matringe

Au Pakistan, le tombeau d''Ali al-Hujwîrî à Lahore est un des monuments les plus imposants et les plus visités. C'est le lieu par excellence des cérémonies de *qavvâli*, chant soufi de vénération, expression extatique de la passion divine.

3. *Lieux culturels* 275

Isfahan : la moitié du monde ! 276
Yves Porter

Ensemble architectural d'une grande richesse et originalité, destinée par Shâh Abbâs Ier à former l'« image du monde », Isfahan est surtout restée dans les mémoires comme le conservatoire de l'art iranien de la miniature, chant du cygne de la peinture classique persane.

Les cours d'Iran, hauts lieux de la philosophie et des sciences 288
Ziva Vesel

À l'époque où le savoir en Occident transite essentiellement par les écoles monastiques, puis par l'université, le monde islamique connaît une vie culturelle de cour active où s'exerce le mécénat décisif pour la science et la philosophie. Les princes cherchent aussi bien à profiter de l'utilité pratique des recherches qu'à se faire une image prestigieuse.

La musique savante musulmane et son développement 301
Eckhard Neubauer

L'islam s'est toujours méfié de la musique, tant sacrée que profane. Et pourtant, la tradition musicale musulmane a pu s'épanouir, malgré ces embûches, pour donner naissance aussi bien à un art extraordinaire qu'à une littérature théorique et technique très riche. Histoire d'un genre majeur et controversé.

Territorialité et territorialisation de l'espace musical musulman 321
Jean During

La forme mère de la musique musulmane, le *maqâm*, signifie le lieu ou le rang, et prend presque toujours le nom de son lieu d'origine. Ainsi on pourra suivre comment la musique essaie de se penser entre ciel et terre, afin de se libérer des fausses attaches et de devenir à elle seule son propre « haut lieu ».

Glossaire 332
Biographie des auteurs 346

Introduction

Mohammad Ali Amir-Moezzi

À moins que le rôle qui est le leur soit dévoyé par l'exploitation matérielle ou l'utilisation idéologique, les hauts lieux marqués par la foi sont comparables à des ponts jetés entre le visible et l'invisible. Ces espaces, touchés par le sacré, évoquent pour le fidèle un sentiment qu'on ne saurait définir la plupart du temps ; ce sont des havres permettant de suspendre son pas, de reprendre haleine et d'orienter, de donner sens à son regard intérieur. La présence de Dieu, d'êtres humains généralement exceptionnels, d'un savoir ou d'un art donnant accès aux mystères de l'univers ou de la beauté les ont chargés d'un potentiel spirituel, moral, esthétique ou même magique. En réponse, les dévots y abandonnent des étincelles de leur foi ou peut-être la chaleur de leur naïveté. C'est pourquoi, pour celui qui s'ouvre à eux, ces lieux formulent un enseignement. Un haut lieu s'exprime et il modifie les structures et les comportements. Le choix même de ces lieux est rarement dû au hasard : il découle de la situation culturelle, géographique ou géologique de l'endroit, de considérations concernant le climat, les courants telluriques ou l'orientation par rapport au soleil et aux astres. Certains hauts lieux ont tendance à la permanence. Quelle que soit la croyance ou la religion qui prédomine

à une certaine époque, l'aspect sacré du lieu demeure, parfois intact, parfois récupéré et prolongé. Les religions ne meurent jamais réellement puisqu'elles perdurent dans celles qui suivent, du moins en partie, et il est parfois bien difficile de déraciner le sacré lorsqu'il est solidement implanté dans une portion de terre depuis un temps qu'on a tendance à faire remonter aux origines.

Cet ouvrage n'a nulle prétention à l'exhaustivité et il en est bien entendu très loin, les hauts lieux de l'islam se comptant en effet par milliers. Nous avons d'une part cherché à faire œuvre de pionnier - à ma connaissance un tel ouvrage n'existait pas jusqu'ici - en espérant que d'autres travaux du même genre vont suivre ; d'autre part, nous avons voulu, par des exemples significatifs, couvrir à peu près toutes les terres d'islam, de l'Afrique à l'Indonésie, dans la pluralité de leurs manifestations. Car, on a tendance à l'oublier facilement, loin d'être monolithique, l'islam est pluriel, multiculturel, et il devient plus que jamais nécessaire - d'une nécessité presque politique, dans le sens large du terme - de le rappeler.

Par souci de clarté, j'ai été amené à établir une sorte de typologie des hauts lieux, tout en étant conscient que souvent les lignes de démarcation entre différentes catégories étaient loin d'être nettes. La plupart de ces lieux présentent une dimension sacrale ; s'il est vrai que d'un point de vue strictement canonique seul Dieu est saint, en pratique néanmoins les fidèles, pour une grande majorité peu soucieux des spéculations théologiques et des « orthodoxies » théoriques, étendent ce qualificatif à bien d'autres domaines : l'acte même du pèlerinage, un mausolée ou le personnage qui s'y repose, la recherche du savoir religieux, l'apprentissage d'un art ou la maison d'un maître sont souvent reconnus comme autant de jalons sur un chemin spirituel qui mène à Dieu et sont nimbés d'une forte impression du sacré, accompagnés d'un intense sentiment religieux. Même les détenteurs des arts et des sciences profanes ont souvent justifié leurs activités, plus ou moins sincèrement, en se fondant sur des textes scripturaires, en l'occurrence des traditions attribuées au Prophète - telles que « Dieu est beau et Il aime la beauté », « la recherche du savoir est une obligation canonique pour tout musulman », ou encore « recherchez la science même jusqu'en Chine ». C'est que, dans un contexte où la tâche fondamentale est la recherche de l'approbation divine,

essentiellement en essayant de percer le ou les sens vrais des paroles de Dieu et celles de Ses hommes, où le mode du comprendre et le mode d'être se conditionnent et se déterminent mutuellement, le vécu devient en dernier lieu une situation herméneutique.

L'article liminaire[1], sur la conception musulmane de l'espace, est une sorte d'orientation philosophique, de « lien » entre différents « lieux », permettant une compréhension synthétique des manifestations religieuses et culturelles sans effacer leurs divergences. Les lieux proprement religieux et historiques sont présentés à travers quatre contributions : les lieux saints par excellence de l'islam, La Mecque et Médine, ainsi que quelques lieux emblématiques de la Palestine[2] ; Fustât, première ville fondée par les musulmans conquérant l'Égypte, symbole séculaire de l'histoire sainte, celle de l'expansion de l'islam[3] ; Qom (prononciation arabe : « Qumm »), depuis plus d'un millénaire capitale spirituelle et intellectuelle du shiisme duodécimain ou imâmite en Iran et, pendant un temps, la capitale politique de la révolution islamique[4] ; enfin, les grandes universités théologiques du shiisme imâmite, hauts lieux du savoir religieux mais aussi, à l'occasion, bastions d'organisations politiques[5]. L'article suivant, sur la géographie sacrée de Fès[6], sert de transition entre cette première partie et la seconde, consacrée aux hauts lieux mystiques. La majorité des contributions portent sur ceux-ci, la mystique étant en effet la manifestation religieuse la plus populaire parmi les musulmans et ce depuis le Moyen Âge : le réseau dense des mausolées des saints de l'Égypte nilotique[7] ; le tombeau du grand Ibn 'Arabî à Damas[8] ; le sanctuaire de l'imâm caché et le mausolée du fondateur de l'ordre des Ne'matollâhi en Iran[9] ; l'islam balkanique et les hauts lieux de l'ordre des Bektashî en Albanie[10] ; le culte des saints dans le monde turc, de l'Anatolie

1. Cf. article de Christian Jambet, « Pour une esthétique de l'espace en islam ».
2. Cf. article de Pierre Lory, « Les lieux saints du Hedjaz et de Palestine ».
3. Cf. article de Sylvie Denoix, « Fustât, lieu de mémoire ».
4. Cf. article de Yann Richard, « Qom, un lieu sacré en Iran ».
5. Cf. article de Jean Calmard, « Les universités théologiques du shiisme imâmite ».
6. Cf. article de Faouzi Skali, « La ville de Mûlây Idrîs ».
7. Cf. article de Catherine Mayeur-Jaouen, « Coupoles et minarets d'Égypte ».
8. Cf. article de Ryad Atlagh, « Paradoxes d'un mausolée ».
9. Cf. article de Mohammad Ali Amir-Moezzi, « Jamkarân et Mâhân : deux pèlerinages insolites en Iran ».
10. Cf. article de Nathalie Clayer, « Les hauts lieux du bektachisme albanais ».

au Turkestan chinois, à travers les mausolées des grands soufis[11] ; les « Neuf Saints » de l'Indonésie musulmane[12], Touba, capitale mystique de l'ordre des Mourides sénégalais[13] et la tombe de Ghâzî Miyân à Bahraich, dans la moyenne vallée du Gange, en Inde[14].

L'article sur le développement du soufisme dans les pays de l'Indus et les mystiques-musiciens pakistanais, les fameux Qawwâlî[15] est, lui aussi en quelque sorte, une transition entre les hauts lieux mystiques et les hauts lieux culturels et artistiques. Ces derniers peuvent présenter une différence structurelle avec les deux autres catégories dans la mesure où un domaine hautement culturel et/ou artistique est parfois abordé d'une manière totalement profane. Ici tout dépend de l'individu, du savant, du philosophe, de l'artiste, et de son approche de la discipline qui l'occupe. Si certains ont eu une vision que l'on pourrait qualifier de profane de la science, de la philosophie ou de l'art, beaucoup d'autres ont pratiqué ces disciplines comme un véritable parcours initiatique, avec ascèse et foi. Le degré de sacralité d'un haut lieu culturel ou artistique varie donc selon les appréciations individuelles. Quatre contributions composent cette troisième partie : Isfahan, véritable pôle artistique du monde musulman oriental à l'aube des temps modernes[16] ; quelques cours de souverains, au Moyen Âge, comme hauts lieux des sciences et de la philosophie, des mécénats souvent libres de toute institution religieuse[17] ; l'histoire des grands centres de la musique en terre d'islam[18] et enfin une approche synthétique des réseaux culturels et spirituels unissant la musique à l'espace et aux lieux[19].

On remarquera avec intérêt l'absence significative des lieux naturels, l'islam n'ayant jamais montré un intérêt majeur pour la nature ; ce sont en effet Dieu et Ses élus de toutes sortes qui font

11. Cf. article de Thierry Zarcone, « Pèlerinages soufi sur la Route de la soie ».
12. Cf. article de Claude Guillot et Henri Chambert-Loir, « Pèlerinage aux Neuf Saints de Java ».
13. Cf. article de Christian Coulon, « Touba, lieu saint de la confrérie mouride ».
14. Cf. article de Marc Gaborieau, « Les saints, les eaux et les récoltes en Inde ».
15. Cf. article de Denis Matringe, « Les dargâh des pays de l'Indus ».
16. Cf. article de Yves Porter, « Isfahan : la moitié du monde ! ».
17. Cf. article de Ziva Vesel, « Les cours d'Iran, hauts lieux de la philosophie et des sciences ».
18. Cf. article de Eckhard Neubauer, « La musique savante musulmane et son développement ».
19. Cf. article de Jean During, « Territorialité et territorialisation de l'espace musical musulman ».

les hauts lieux. Si la Pierre noire de La Mecque porte une certaine sacralité, c'est qu'elle est originaire d'En-Haut et que son destin est lié à celui d'Abraham. Une grotte ou une montagne n'ont rien de sacré en elles-mêmes : si elles sont érigées en lieux saints c'est parce qu'elles sont liées, d'une façon ou d'une autre, à un (ou une) élu(e) de Dieu. C'est pourquoi, aux yeux des fidèles, ces lieux sont autant d'éléments de spiritualisation de la terre. Ils relient le sensible à l'invisible, le périssable à l'impérissable, la durée momentanée aux moments d'éternité. Ce sont des lieux de transmutation de l'espace terrestre historique en états spirituels qui ont leur propre histoire, leur propre temps. Dans bon nombre de cas, en effet, une connivence, une alliance secrète s'établit entre le lieu visité et l'espace intérieur du visiteur. L'espace du dedans peut recevoir un écho du lieu qu'il visite ou inversement, c'est la profondeur du dedans qui permet de découvrir ces lieux qui lui parviennent comme autant d'échos. Et dans ce cas, le lieu marque une rupture pour le passager ; il y a un *avant* et un *après* le passage, entre les deux le temps chronologique s'arrête, un enseignement est reçu mystérieusement, il provient d'un monde autre. Et pourtant tout passe. Des lieux changent, de place ou de nature, d'autres naissent, certains tombent en ruine ou disparaissent. Avec le temps les visiteurs ne sont plus les mêmes, les croyances et les rituels évoluent. Seules la soif du sacré et la recherche de la connaissance semblent permanentes. Manifestes ou timides comme un courant souterrain, elles paraissent traverser les âges. Les hauts lieux illustrent à leur manière cette conjugaison de l'évanescence et de la durée. Rien ne demeure, mais tout se transforme dans la permanence de la Quête. C'est peut-être la leçon des hauts lieux.

Mohammad Ali Amir-Moezzi

Jamkarân et Mâhân : deux pèlerinages insolites en Iran

Mohammad Ali Amir-Moezzi

Vers l'an 329 de l'hégire (940-941 de l'ère commune), Abû l-Qâsim Muhammad ibn al-Hasan, douzième et dernier imâm des shiites duodécimains ou imâmites, entrait dans ce que les fidèles appellent la Grande Occultation. Reconnu comme étant le Sauveur eschatologique, destiné par Dieu à se manifester publiquement à la « fin de notre Temps » pour remplir la terre de justice et initier l'humanité entière aux vérités cachées sous la lettre des religions, il devenait ainsi l'« Imâm caché », le Bien-Guidé *(al-Mahdî)* attendu, le Seigneur du Temps. Doué, selon la croyance duodécimaine, d'une longévité providentiellement extraordinaire, occulté mais présent dans les cœurs de ses fidèles, incognito mais actif pour la sauvegarde spirituelle de l'humanité, l'Imâm caché est, depuis plus d'un millénaire, le centre de la piété, l'objet des espérances et le refuge des détresses des shiites imâmites. Et depuis plus de mille ans, nous rapporte une riche littérature hagiographique, il apparaît de temps à autre, dans les endroits les plus divers, à un ou plusieurs fidèles privilégiés, pour résoudre leurs problèmes, les assister dans leur désespoir, les guérir de leurs maux sinon incurables, leur enseigner des prières ou encore les initier à des vérités secrètes, prouvant par là même, aux esprits tentés par

le doute, son existence et son efficacité. Certains de ces endroits bénis sont particulièrement prisés puisque, dit-on, les apparitions y ont été nombreuses. On s'y rend pour s'adonner humblement et discrètement à la piété et à l'ascèse, aux invocations et aux supplications pour que la rencontre miraculeuse ait lieu. La mosquée de Sahla à Najaf, celle d'ʿAlî à Hilla ou la Cave de Sâmarrâ, toutes trois en Irak, font partie de ces endroits et sont considérées comme autant de sanctuaires de l'Imâm caché. En Iran, la vieille mosquée de Jamkarân, à une dizaine de kilomètres au sud-est de Qom, remplit le même office.

La merveilleuse oasis de Mâhân, au sud de Kermân en Iran méridional, abrite le mausolée de « Shâh » Neʿmatollâh Valî, éponyme de l'ordre des Neʿmatollâhiyya, la plus puissante confrérie mystique iranienne dotée de multiples ramifications. Mort plus que centenaire, d'après la datation traditionnelle le 22 rajab 834/5 avril 1431, Neʿmatollâh Valî est considéré comme une des grandes figures de la théosophie et de la poésie mystique persanes. Lui-même était sunnite - mais avec des sympathies shiites évidentes, d'après ses écrits -, et l'ordre qui porte son nom passa, progressivement mais définitivement, du sunnisme au shiisme duodécimain au cours des XVIIe et XVIIIe siècles de notre ère. L'ensemble monumental qui contient son mausolée, splendidement rénové à l'époque qâjâr au XIXe siècle, semble avoir été célèbre dès les dernières décennies de sa vie, puisque, comprenant sa maison, son jardin, son école et le lieu de réunion de ses disciples, il était visité, d'après ses biographes, par des centaines de fidèles et de pèlerins venus de tout le monde musulman. Aujourd'hui encore, on y rencontre toujours quelques visiteurs, pour la plupart des derviches, se promenant dans l'ombre paisible des arbres, méditant dans les cellules qu'abritent les galeries ou se recueillant, sous la coupole qui surmonte le mausolée, près du sépulcre du saint. Tout comme au sujet de Jamkarân, on dit de Mâhân qu'un miracle peut surprendre le pèlerin qui s'y rend avec une intention pure.

Je vais évoquer ces deux endroits à l'aide de deux récits de voyage. Ces récits illustrent, à mon sens, aussi bien le sentiment particulier des fidèles à l'égard des deux personnages qui marquent ces lieux que les atmosphères singulières qui y règnent.

Jamkarân, la ville de l'Imâm caché

Le premier récit est celui de mon propre voyage à Jamkarân en août 1973, alors que j'avais dix-sept ans. Je fis ce voyage à la demande d'un vieux parent, le grand-oncle de mon père que tout le monde dans la famille appelait *âqâ*, le « Monsieur ». Personnage étrange et reclus, respecté et craint en même temps, il avait pratiquement passé les quarante années précédentes dans la cave de sa maison de Téhéran, cave qui comportait plusieurs chambres que personne, y compris sa femme, n'avait vues. On ne connaissait que la première d'entre elles, remplie de livres. Sa piété, sa bonté et sa grande érudition en sciences traditionnelles étaient connues de tous ; on le soupçonnait d'être alchimiste et astrologue, d'appartenir à des sectes secrètes ou encore de pratiquer la magie, mais en réalité personne ne connaissait sa vie littéralement souterraine. En août 1973, le Monsieur, presque centenaire, tomba gravement malade. Au grand étonnement de tous, ce fut moi qu'il demanda à son chevet. Cela ne m'étonna qu'à moitié ; un peu auparavant, à la suite d'un déjeuner avec Henry Corbin, j'avais décidé de partir faire des études d'islamologie à Paris. Cette nouvelle avait enchanté le Monsieur ; d'après son épouse, le fait qu'un jeune de la famille ait décidé de s'expatrier pour étudier scientifiquement la religion qu'il chérissait au plus haut point l'avait merveilleusement surpris et il cherchait à me rencontrer. Lorsque je fus près de son lit, dans son immense chambre obscurcie par d'épais rideaux, il me raconta, d'une voix faible mais calme et sans que j'y sois aucunement préparé, une étrange histoire : « Il y a une cinquantaine d'années, j'ai fait mon unique pèlerinage à Jamkarân, au sanctuaire de l'Imâm du Temps. Après m'être recueilli dans la mosquée et y avoir accompli mes prières, je suis allé rendre visite à monsieur P., un ami de longue date qui habite à Jamkarân. Il m'invita à passer la nuit chez lui. Après le dîner il me conduisit à la cave de sa maison. Là, en passant par la porte du fond de la cave, nous sommes entrés dans une longue galerie qui aboutissait à d'autres galeries. C'était une sorte de labyrinthe de couloirs plus ou moins larges, de salles plus ou moins grandes, d'escaliers montants et descendants, tous étrangement éclairés par une lumière dont j'ignore l'origine. Monsieur P. me dit alors : "Toutes les caves des quelques centaines de maisons de Jamkarân communiquent entre elles et donnent accès à cette ville cachée qui s'étend jusqu'aux couches souterraines de Qom. Ici, c'est la demeure des Compagnons de l'Imâm caché, des gens de la hiérarchie initiatique occulte, disséminés sur la surface de la terre et qui s'y retrouvent de temps en temps, parfois en compagnie de leur Pôle, l'imâm lui-même." Là, guidé par P., j'ai vu des magasins, des bibliothèques, des lieux de prières, des cellules de recueillement, quelques hommes et femmes. P. me disait : "Ici, c'est la vraie ville de Jamkarân, tous ses habitants sont des Gens du Secret, tu en fais maintenant partie parce que, par la vie que tu as menée, tu t'en es montré digne." Il me conduisit ensuite devant un groupe d'une cinquantaine de personnes réunies dans une grande salle richement ornée et tapissée de merveilleuses couvertures en laine colorée. Il y avait des hommes et des femmes, tous plus radieux et plus beaux que les autres, aux yeux bons et aux fronts larges. Un homme jeune s'avança vers moi et me dit des secrets que j'ai oubliés mais qui me ravirent à moi-même. Quand je suis revenu à moi, je me trouvai dans un caravansérail entre Qom et Téhéran. Après avoir questionné les voyageurs, je me suis rendu compte qu'une semaine s'était écoulée depuis mon aventure. Qu'avais-je fait pendant cette semaine ? Je ne l'ai jamais su. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais plus osé remettre les pieds à Jamkarân et que je n'ai jamais plus revu P. Depuis cette expérience, je supporte difficilement la compagnie des hommes et je ne me sens bien que dans ma cave, faisant ce que j'ai à faire. Et depuis cinquante ans, des questions me hantent et me torturent : avais-je fait un rêve ? S'agissait-il d'une vision spirituelle authentique ? d'une réalité concrète du monde sensible ? Cette ville existe-t-elle réellement sous Jamkarân ? Le jeune homme qui me parla était-il l'Imâm du Temps lui-même ? À quoi m'avait-il initié ? Tu es la troisième personne à qui je raconte cette histoire. Depuis cinquante ans, j'espérais avoir des réponses, par des hommes, par des livres, par des inspirations ou des rêves mais tous mes efforts furent vains. Aujourd'hui, je me sens au crépuscule de ma vie et je te demande un service : va à Jamkarân, retrouve P. - je sais qu'il est toujours en vie - et essaie de découvrir le secret. J'attends ton retour avec impatience. »

En écoutant le récit du Monsieur, j'avais senti à plusieurs reprises des frissons parcourir mon dos et je croyais savoir pourquoi.

Grand lecteur, j'avais passé mon adolescence à rêvasser sur les *Missions* de Saint-Yves d'Alveydre, *Bêtes, hommes et dieux* d'Ossendowski, *Le Roi du monde* de Guénon ou encore les vieux récits shiites sur la Cité secrète des initiés gouvernée par l'Imâm caché et ses fils. Le *Shambhalla* des Tibétains, l'*Agartha* des Hindous, l'île Verte en la mer Blanche des shiites étaient la passion de mes années passées et l'idée d'un royaume caché, gouverné par un sauveur et habité par des initiés, tous garants de la vie spirituelle sur terre et guettant le bon moment pour sauver l'humanité de ses souffrances, me paraissait magiquement rassurante. En écoutant le Monsieur, un sentiment confus et inquiétant m'avait envahi : se confiait-il à moi parce qu'il était au courant de ma décision concernant mes études universitaires - cela étant à ses yeux le signe de ma profonde et pure foi - ou bien connaissait-il, d'une manière qui m'échappait puisque je cachais mes lectures aux autres, mon intérêt pour le Royaume souterrain ? L'idée de ce voyage à Jamkarân m'enchantait et me mettait en même temps profondément mal à l'aise. En tout cas, je ne pouvais pas refuser la demande, probablement ultime, d'un vieillard que j'aimais. Je partis sur les traces de son rêve vieux d'un demi-siècle.

Deux fois par semaine, les dimanches et les mercredis, des minibus délabrés faisaient le trajet Qom-Jamkarân-Qom. Ce dimanche, j'étais le seul passager ; d'autres pèlerins, pensai-je, faisaient le chemin à pied mais j'étais très pressé. La chaleur était accablante et le temps extrêmement lourd. À mi-chemin, le véhicule tomba en panne. La réparation traînait en longueur et je décidai de continuer à pied. La route poussiéreuse traversait un désert sans charme. Événement rarissime, bientôt une pluie torrentielle commença à tomber, accompagnée d'un vent froid. Au bout de quelques minutes, j'étais tout trempé, couvert de boue jusqu'aux genoux. Une heure plus tard, j'atteignais Jamkarân. C'était une bourgade de quelques centaines de bâtiments de pisé ocre, de la même couleur que le désert environnant et les montagnes voisines. Des peupliers et des tamaris donnaient au village une touche de verdure. Le sanctuaire de l'Imâm caché, alors le seul monument de l'oasis, était une petite mosquée sobre, sans aucun ornement et de couleur ocre elle aussi. D'après l'auteur de l'*Histoire de Qom*, ouvrage de la fin du Xe siècle, Jamkarân était, avant le passage du pays à l'islam, un

haut lieu religieux et aristocratique du zoroastrisme, comportant non moins de douze temples du feu. Son nom même signifie littéralement « la lisière de Jam », c'est-à-dire celle du pays de Jamshîd, le roi-prophète mythique de l'Iran antique. Selon le même auteur, le 17 ramadan 373/22 février 984, à la suite de la rencontre d'un habitant avec l'Imâm caché et selon les recommandations de celui-ci, la vieille mosquée de Jamkarân fut consacrée sanctuaire du Douzième Imâm.

Je visitai rapidement le sanctuaire qui ne présentait aucun trait remarquable sinon son ancienneté évidente. Ce qui me frappa, ce fut le silence et le calme qui y régnaient. Quatre pèlerins s'y trouvaient, accomplissant leur prière ou se recueillant dans un coin. J'allai demander ensuite l'adresse de P. au boulanger. Une fois chez lui, je lui racontai rapidement toute l'histoire et le but de ma visite. Il m'accueillit très chaleureusement et m'invita à prendre le déjeuner avec lui. Il ne pleuvait plus mais mes vêtements étaient encore mouillés. Je sentais la fièvre me gagner, j'avais sans doute pris froid. Il me donna des vêtements de rechange et m'offrit du thé. C'était un homme très âgé mais il me semblait beaucoup moins vieux que le Monsieur. Il habitait, avec son domestique, aussi vieux que lui, dans une petite maison qui n'avait que deux pièces donnant sur une petite cour avec un bassin vide et un immense peuplier. J'avais repéré, dans un coin de la cour, la porte de la cave au bout de quelques marches descendantes. Il me parlait de mille et une choses mais évitait délibérément, me semblait-il, d'aborder les questions qui me préoccupaient. Je ne savais pas si c'était ma fièvre ou le ton de sa voix grave, monotone et particulièrement chaude, qui m'enveloppait dans un sentiment de calme grisant. Le domestique servit le déjeuner. Après avoir mangé, je cherchai à plusieurs reprises à relancer la conversation sur sa cave, sur celles de Jamkarân et sur la cité cachée. À chaque fois il évitait adroitement de répondre et changeait de sujet comme s'il ne m'avait pas entendu. Il me parla de philosophie, de théologie, des sens cachés du Coran et des propos des imâms, de l'astrologie, de l'antiquité de Jamkarân et des plantes médicinales qui y poussent. Je me rendais compte qu'il était d'une érudition impressionnante et que les sujets qu'il abordait étaient d'un grand intérêt, mais ma fièvre et ma fixation sur la cité souterraine m'empêchaient d'y prêter toute mon attention. Seulement, au cours de l'un de ses longs monologues, je

décelai quelques phrases qui me semblèrent avoir un rapport lointain avec mes préoccupations. C'était, je crois, au cours d'une réflexion sur une tradition du Prophète : « Ici, à Jamkarân, le temps passe autrement. Nous sommes ici dans le domaine du Seigneur du Temps, et c'est son temps à lui qui s'écoule ici. » Une nouvelle tentative de ma part pour relancer la discussion sur la ville cachée essuya une autre esquive. Les règles de courtoisie ne me permettaient pas d'insister davantage. Je voulus prendre congé mais, avant que je ne prononce un mot, il m'invita à aller rendre visite à quelques-uns de ses amis dans le voisinage. Je n'en avais pas envie. Ma frustration me pesait et ma fièvre commençait à me faire souffrir mais je ne pouvais pas rejeter l'offre. Conduit par P., je me suis rendu successivement chez quatre de ses voisins. Je bus de nombreux verres de thé et fumai de nombreuses cigarettes. Au cours des conversations, je réitérai mes questions auprès de chacun de mes hôtes. Chez l'un d'entre eux, je suis même allé près de la porte de la cave en lançant une maladroite plaisanterie sur la cité souterraine. Rien à faire, toujours les mêmes changements de sujets, toujours les mêmes esquives courtoises. J'étais pris d'une sorte de vertige et, dans mon état fiévreux, je me disais que P. m'avait délibérément conduit chez ces gens afin de me faire comprendre que la garde du secret de Jamkarân ne dépendait pas de sa volonté propre mais était un devoir collectif. Mais ses voisins n'étaient-ils pas ses complices ? N'avait-il pas lui-même choisi mes hôtes ?

J'avais du temps avant de prendre le bus du soir pour retourner à Qom. La chaleur redevenait insupportable et ma fièvre la rendait plus accablante. Sur le chemin de la gare routière, je m'arrêtai chez le boulanger qui me connaissait, et je lui posai mes questions. Il me dit en souriant qu'il devait fermer boutique et rentrer chez lui.

Le trajet Jamkarân-Qom dure une quinzaine de minutes ; dès les premières minutes, je sombrai, trempé de sueur, dans un assoupissement fiévreux. Entre veille et sommeil, je voyais pêle-mêle et dans une succession vertigineuse le visage du Monsieur, des portes de cave, les peupliers du sanctuaire de l'Imâm caché, des phrases d'Ossendowski en français sur le royaume souterrain du Roi du monde... ; j'entendais la voix monotone de P., les psalmodies apaisantes d'un groupe d'hommes sans visage dans une salle obscure, le bruit du moteur du minibus.

Le chauffeur me réveilla à Qom. C'est là que j'ai compris, non

sans angoisse, qu'on était mercredi. Cela me paraissait incroyable. J'avais passé trois jours à Jamkarân, mais qu'avais-je fait, qu'étais-je devenu pendant ces trois jours ? Avais-je rêvé ? Était-ce mon lamentable état fiévreux qui avait complètement effacé de mon esprit trois jours complets ? À Téhéran, la grande inquiétude de ma famille confirma la réalité qui me terrifiait. J'étais censé partir une journée chez un ami et j'étais resté introuvable pendant plus de quatre jours. Le Monsieur était décédé le lundi. Dans mon désarroi, je reçus la nouvelle presque avec soulagement.

Post-scriptum : ma seconde visite à Jamkarân est toute récente ; elle date du mois d'avril 1995. L'endroit était à peine reconnaissable. La petite bourgade de quelques centaines de bâtiments villageois est devenue une petite ville de plusieurs dizaines de milliers d'habitants. Une autoroute ultramoderne relie directement Téhéran à Jamkarân, en contournant Qom. Chaque mercredi, des milliers de pèlerins s'y rendent dans des dizaines de bus climatisés spécialement affrétés. Le sanctuaire est rénové, immensément agrandi, avec des haut-parleurs un peu partout pour les prônes qui rassemblent des milliers de fidèles. La ville comprend plusieurs autres mosquées, des agences de voyages, des hôtels et des restaurants, plusieurs imprimeries et maisons d'édition. On dit, de sources bien informées, qu'une aile apolitique du clergé, considérant le shiisme comme une doctrine essentiellement eschatologique et s'opposant aux clans révolutionnaires au pouvoir, a cherché et presque réussi à promouvoir Jamkarân au rang des grandes villes saintes de Qom et de Meshhed. L'oasis ocre, parsemée de peupliers et de tamaris, que j'avais connue et qui avait hanté une partie de ma jeunesse n'est plus. Aucun des habitants auxquels j'avais rendu visite n'était plus en vie. Je ne réussis pas à retrouver l'emplacement de la vieille boulangerie. Je pus visiter plusieurs caves ; elles ne présentaient rien d'anormal.

Mâhân et le « tapis-miroir »

Lorsque, en août 1977, je découvris à Ardakân le manuscrit du *Livre des voyages (Siyâhat Nâmeh)* de Hâjî ʿAbd al-Rahîm Ṣayyâh Shûshtarî, je connaissais déjà et l'œuvre de Neʿmatollâh Valî et le

mausolée de celui-ci à Mâhân pour l'avoir visité à deux reprises. De l'avis unanime de tous ceux qui s'y sont rendus, Mâhân est un endroit enchanteur. Déjà site religieux à l'époque préislamique, la bourgade se trouve dans une région qui compte encore aujourd'hui une importante communauté zoroastrienne. À peine sorti de Kermân, une fois en haut du plateau qui descend en pente douce vers le sud, on peut apercevoir de très loin la tache bleu verdâtre de l'oasis entourée de l'immensité désertique. À cette distance, on ne distingue pas encore les formes, ni les arbres ni le mausolée, et Mâhân apparaît comme un petit lac reflétant l'azur éblouissant du ciel. Le centre du village est occupé par le jardin et le mausolée de Ne'matollâh, dont la coupole et les minarets turquoise, d'une exquise beauté, émergent avec majesté du milieu des arbres. À l'intérieur de l'enceinte vénérée, la sérénité devient presque palpable. Le silence grisant n'est animé que par le bruissement de la brise dans les feuillages des immenses peupliers et des très vieux platanes, les chants d'oiseaux et les murmures des ruisseaux qui traversent le jardin. L'ombre fraîche des cours est remplie du parfum des cognassiers et des jasmins. Un rectangle de ciel, découpé entre les saules pleureurs qui entourent le grand bassin, se reflète dans l'eau limpide. Tout autour des cours et du jardin, sous les colonnes des galeries, se trouvent les petites chambres destinées à l'origine à abriter les pèlerins et les adeptes ; aujourd'hui encore, quelques-unes d'entre elles sont habitées par des derviches, dont certains vivent là en permanence. Sous le dôme, merveilleusement orné de rinceaux, de calligraphies et de faïences colorées, se trouve le sobre sépulcre de Ne'matollâh Valî, sur lequel est posé le volumineux recueil de ses poèmes. On y rencontre toujours quelques pèlerins silencieux, priant, méditant ou lisant quelque ouvrage religieux ou mystique.

Quelques mots sur l'œuvre poétique de Ne'matollâh me semblent utiles pour mieux comprendre les subtilités du récit de Sayyâh Shûshtarî. Le maître de Mâhân est le poète des reflets pris comme symboles de la théophanie sous ses multiples modalités. Adepte et commentateur de la métaphysique de l'unicité de l'Être d'Ibn 'Arabî, Ne'matollâh Valî chante, inlassablement et sous mille formes, la mystique du reflet, manifestation de l'Un. La plupart de ses quelque deux mille cinq cents poèmes comportent un ou plusieurs vers sur le miroir, le verre, la coupe, le vin, et surtout l'eau

sous ses différentes formes : l'océan, la mer, la vague, le fleuve, le ruisseau, la goutte, la source, l'étang, la pluie, les larmes... Loin des sublimes provocations d'un Hâfez ou des rythmes envoûtants d'un Rûmî, la poésie de Shâh Ne'matollâh est simple, radieuse, optimiste mais des jeux de mots constants rendent toute traduction fidèle pratiquement impossible[1] :

La vague, la bulle, l'eau et la mer,
Ne sont qu'une même chose à nos yeux.
Nous sommes l'eau, la bulle, la vague,
Seule la mer connaît notre réalité.
Vois, grâce à la certitude, qu'ils sont identiques
la goutte, le ruisseau, le torrent, la mer.

Nous sommes le Trésor de tous les Noms,
Nous sommes la Lumière de toutes les choses.
Immergés dans l'Océan, nous cherchons de l'eau,
Alors que nous sommes la goutte et la vague, le ruisseau et la mer.

L'eau et le verre reflètent notre réalité et notre forme,
Quel est celui qui possède le secret de cette coupe et de ce vin ?
Nous sommes issus de la mer et la mer nous reflète,
La vague que nous sommes est notre propre voile.

L'eau est notre source et notre miroir,
Point de dualité entre nous et la mer ;
Le monde, d'un bout à l'autre, n'est qu'un mirage,
Mais regarde bien, ce mirage n'est autre que nous.

Sois attentif et regarde par mon œil,
Et tu verras notre réalité identique à la Réalité.
Dans tous les miroirs il n'y a qu'un seul Reflet,
Contemple ce Reflet et chasse le doute.
Regarde la goutte, le ruisseau, la vague,
Cherche ensuite la mer et reconnais ton identité dans toute eau.
Fais-toi une coupe faite de vin et remplie de vin,
Oui, l'eau et le verre d'eau sont identiques.

1. Quelques exemples des polysémies avec lesquelles Ne'matollâh joue de multiples façons : *mohît* : 1) circonférence, 2) l'Englobant, l'Enveloppant (un des noms de Dieu dans le Coran), 3) l'Océan (selon la cosmographie traditionnelle, l'océan qui entoure la terre) ; *'eyn* : 1) réalité, 2) substance, 3) identité, 4) œil, 5) source d'eau ; *âb-e rû* : 1) honneur, 2) larme (littéralement : l'eau du visage), 3) peut se lire à l'occasion *âbrow* : ruisseau ; *hobâb* : 1) coupe de vin ou verre d'eau, 2) bulle d'un liquide, 3) se décompose à l'occasion en *hobb* et *âb*, « amour » et « eau » ; *jû* : 1) ruisseau, 2) « cherche » (du verbe *jostan*, « chercher », à l'impératif).

Je t'expose le secret de l'Unicité,
Un seul Être et des reflets infinis.

Pendant l'été 1977, j'étais retourné en Iran pour y passer les vacances universitaires ; depuis Paris, j'avais projeté d'aller visiter Mâhân une nouvelle fois. Le bus qui assurait la liaison Téhéran-Kermân faisait une halte dans la petite ville d'Ardakân, non loin de Yazd, en Iran central, pour que les voyageurs puissent y prendre leur petit déjeuner. Dans la petite « maison de thé », un homme d'âge mûr qui occupait la table voisine de la mienne commença la conversation, après les formules de politesse habituelles. Il était lui-même d'Ardakân et venait toujours prendre là son thé du matin. Il s'enquit du but de mon voyage et, l'ayant appris, me demanda si j'étais un derviche. Je lui répondis par la négative en ajoutant que je trouvais simplement que Mâhân était un des plus beaux endroits de l'Iran. Il me demanda ensuite : « Avez-vous entendu parler du "tapis-miroir" qui ornait le mausolée du Saint roi (*hazrat-e shâh*, c'est-à-dire Ne'matollâh Valî) ? » Je lui dis que non, tout en étant intrigué par le caractère insolite du terme « tapis-miroir » *(qâlî-ye âyene)*. Il reprit : « Depuis quatre générations, ma famille est "honorée par la pauvreté ne'matollâhî" (c'est-à-dire affiliée à cet ordre) ; mon aïeul avait un ami, Hâjî Shûshtarî, grand voyageur et derviche ne'matollâhî lui aussi. Hâjî est enterré ici, à Ardakân. Son *Livre des voyages* se trouve à la bibliothèque de la Grande Mosquée ; il y parle du tapis-miroir de Mâhân. Ce serait dommage que vous ne le lisiez pas. »

Je décidai d'aller chercher le livre. Je loupais mon bus mais je pouvais prendre le prochain, dans la soirée. La petite bibliothèque de la Grande Mosquée d'Ardakân contient quelques centaines de livres imprimés et manuscrits, pour la plupart des recueils de prières shiites. Le *Siyâhat Nâmeh* de Shûshtarî est un manuscrit autographe de quelque cinq cents pages, dont le colophon porte la date de 1236/1820. D'après le sommaire, l'auteur a longuement voyagé en Irak, en Arabie, dans le Caucase et en Asie centrale, jusqu'en Inde et ensuite en Iran même. Son persan est sans prétention, proche de la langue parlée, avec des termes tirés du dialecte de Shûshtar ; l'auteur n'avait apparemment d'autre but que d'enregistrer ses aventures et d'instruire son lecteur. Sayyâh Shûshtarî paraît avoir été un derviche cultivé et modeste, ayant passé sa vie en voyage, « à la recherche de la science », ce qui semble signifier

chez lui la recherche des maîtres spirituels. Je trouvai facilement le passage que je cherchais aux folios 320-322. Il me sembla beau et je le copiai :

> Le 23 shawwâl [il s'agit de l'année 1225/1810], la Volonté bienfaitrice de Dieu me conduisit à Mâhân, la Lune resplendissante éclairait tout le pays de Kermân [jeu de mot avec le terme *mâh* qui signifie « lune »] où repose le Maître des maîtres du pauvre que je suis, le Saint roi Ne'matollâh Valî, que Dieu sanctifie sa noble conscience intime. La présence bénie du Roi a fait de Mâhân un vrai paradis au milieu du désert. Que le Créateur soit glorifié, les fruits y sont abondants, les arbres aux ombres immenses, la brise parfumée, les eaux limpides et douces, les gens affables et sincères. Et le sanctuaire du Saint roi est à Mâhân ce qu'est la pierre de turquoise au chaton d'une bague merveilleuse. Là souffle le Respir vivifiant du Miséricordieux... [suit une description hagiographique de la figure de Ne'matollâh Valî et de son mausolée]. Écoute, ami, c'est à Mâhân que je fus témoin du plus grand prodige que j'ai jamais vu dans ma vie et que le miracle de la présence spirituelle du Saint roi vivifia mon âme assoiffée. Sache qu'auparavant mon frère aîné dans la pauvreté [il s'agit sans doute d'un derviche plus ancien dans l'ordre], Hâjî Zayn al-'Âbedîn Yazdî, m'avait ordonné de ne rentrer dans le sanctuaire, sous le dôme, qu'en automne, au milieu du mois de la Balance, vers le moment de la prière du soir [sans doute à cause d'une disposition particulière de la lumière qui entre par les fenêtres du sanctuaire] et j'avais attendu, avant de m'y rendre, que ces conditions soient remplies. Je rentrai dans l'espace sanctifié, rempli de crainte révérentielle et d'amour envers le Maître, et mes yeux furent illuminés par la beauté de la voûte. Je baissai le regard et je vis exactement la même chose mais à l'envers : les calligraphies, les motifs décoratifs, les dessins ; je me tenais debout sur la voûte renversée. J'ai cru un moment que je me trouvais sur un miroir immense ou sur une surface d'eau immobile reflétant, avec tous ses détails, la vénérable voûte. Mais - gloire à Dieu - il s'agissait d'un tapis de soie, que dis-je, une merveille que seuls les anges auraient pu fabriquer. Je tombai en prosternation, le visage couvert de larmes de joie, car je venais de comprendre, en un éclair béni, la parole que répète tant le Saint roi : « L'univers tout entier est le reflet de l'Ami » ainsi que le sens caché de la Parole divine : « Et son Trône était sur l'eau pour éprouver qui de vous serait le meilleur dans l'action » [Coran XI, 27]. Dans mon imagination, je baisai les mains bénies qui, assistées de Dieu et de la présence spirituelle du Saint roi, avaient tissé ce tapis de miracle et transmué ainsi les formes en un pur sens spirituel ; je priai aussi pour le salut de mon frère Hâjî

Zayn al-'Âbedîn grâce à qui j'avais pu être gratifié de la vision de ce prodige et de la connaissance qui s'ensuivit...

Je n'avais jamais entendu parler auparavant du tapis-miroir. Une fois à Mâhân, j'allai interroger les habitants à son sujet. Seule une très vieille dame, peut-être la personne la plus âgée de Mâhân, put me dire que sa mère lui en avait parlé. La doyenne me raconta aussi que, toujours selon sa mère, le tapis avait disparu lors d'une attaque du village par des brigands armés vers les années 1840, d'après ce que je pus estimer. Elle déclara enfin qu'elle avait entendu dire qu'il se trouvait maintenant en la possession d'un riche commerçant en Inde.

Bibliographie

La rencontre avec le Douzième Imâm, soit avant soit pendant l'une de ses deux occultations, est un des thèmes favoris des ouvrages doctrinaux imâmites en général et ceux consacrés plus spécialement à l'Imâm caché en particulier. Les compilations de traditions anciennes y consacrent des pages, voire des chapitres entiers, par exemple Al-Kulaynî (mort en 329/940-941) dans ses *Usûl min al-Kâfî* (éd. J. Mustafawî, Téhéran, 4 vol. s.d.), Ibn Bâbûye al-Sadûq (mort en 381/991) dans son *Kamâl al-dîn* (éd. 'A.A. Ghaffârî, Qom, 1405/1985) ou encore Abû Ja'far al-Tûsî (mort en 460/1067) dans son *Kitâb al-ghayba* (Najaf, 1385/1965). D'une façon générale, les matériaux anciens ont été recueillis par Al-Majlisî (mort en 1111/1699) dans sa monumentale encyclopédie des traditions duodécimaines, *Bihâr al-anwâr* (Téhéran-Qom, 1376-1392/1956-1972, 105 vol., volume 51 à 53). Les ouvrages monographiques du savant érudit iranien Mîrzâ Husayn Tabarsî (Tabresî) Nûrî (mort en 1320/1902), consacrés surtout aux rencontres pendant l'occultation majeure, sont particulièrement dignes d'intérêt, rapportant des témoignages des plus anciens aux plus récents jusqu'à l'époque de leur auteur : *Jannat al-ma'wâ* (publié à la fin du vol. 53 des *Bihâr al-anwâr*, Téhéran, 1385/1965), *al-Najm al-thâqib* (en persan ; Qom-Jamkarân, 1412/1991) et aussi *Kalima-ye tayyiba* (en persan ; Téhéran, s.d.). C'est justement Tabarsî Nûrî qui rapporte à trois reprises (*al-Najm al-thâqib*, p. 294-300 ; *Kalima-ye tayyiba*, p. 457-461 ; *Jannat al-ma'wâ*, p. 230-234) le récit de la fondation du sanctuaire de Jamkarân en disant le tenir du *Ta'rîkh Qumm* (écrit en 378/988) d'Al-Hasan b. Muhammad al-Qummî qui, lui, le rapporte du *Mu'nis al-hazîn fî ma'rifat al-haqq wa l-yaqîn*, ouvrage aujourd'hui apparemment perdu d'Ibn Bâbûye déjà mentionné. L'original arabe du *Ta'rîkh Qumm* semble lui aussi perdu ; seule en est conservée une vieille traduction persane incomplète, faite par Hasan b. 'Alî Qomî en 805-806/1402-1403 (éd. Sayyid J. Tehrânî, Téhéran, 3e éd. 1361/1982). Ce texte ne comprend que cinq des vingt chapitres de l'original arabe ; il apporte quelques informations sur la période préislamique de Jamkarân mais le récit de la fondation du sanctuaire n'y figure pas. Une traduction française partielle de ce récit (d'après la *Kalima-ye tayyiba* de Nûrî) est donnée par H. Corbin dans *En islam iranien*, vol. 4, Paris, 1972, p. 342-45).

L'œuvre de Shâh Ne'matollâh Valî, et surtout le recueil de ses poèmes, a été de très nombreuses fois éditée en Iran. Les meilleures éditions restent celles faites par J. Nûrbakhsh (*Rasâ'el-e jenâb-e Shâh Ne'matollâh*, Téhéran, 1341-1348/1963-1970 ; *Kolliyyât-e ash'âr-e Shâh Ne'matollâh Valî*, Téhéran, 1347/1969 ; pour les vers que j'ai traduits, voir les *ghazal* nos 6, 37, 95, 184 et le *mathnavî* no 8). Sur la vie du maître mystique, voir les trois écrits biographiques

anciens édités par J. Aubin dans *Matériaux pour la biographie de Shâh Ni'matullâh Walî Kermânî* (Bibliothèque iranienne, Téhéran-Paris, 1956), ou encore J. Nûrbakhsh, *Zendegî va âthâr-e jenâb-e Shâh Ne'matollâh Valî Kermânî* (Téhéran, 1337/1959). Sur la confrérie Ne'matollâhiyya, son histoire et ses ramifications, voir R. Gramlich, *Die schiitischen Derwischorden Persiens* (Wiesbaden, 3 vol., 1981, 3e éd.) ou encore N. Pourjavady and P. L. Wilson, *Kings of Love. The Poetry and History of the Ni'matullâhî Sufi Order* (Téhéran, 1978).

Mohammad Ali Amir-Moezzi